

Retracer le lieu : la perte d'un père

Mort d'un silence, de Clémence Boulouque, Gallimard, « nrf », 123 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 194, janvier–février 2004

Autour du récit

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2004). Retracer le lieu : la perte d'un père / *Mort d'un silence*, de Clémence Boulouque, Gallimard, « nrf », 123 p. *Spirale*, (194), 8–9.

RETRACER LE LIEU : LA PERTE D'UN PÈRE

MORT D'UN SILENCE de Clémence Boulouque
Gallimard, « nrf », 123 p.

Cela pourrait être le récit de n'importe quelle petite fille et de son père. L'histoire de n'importe quelle jeune fille qui revient, treize ans plus tard, sur les quatre dernières années de son enfance et qui tente d'en faire le tour. Mais la voix est unique. Cela pourrait être n'importe quelle histoire de deuil, n'importe quelle histoire de petite fille dont le père, homme public, lui a été ravi. Ou dont le père « *s'est absenté* ». Mais le ton est personnel. Tous les récits se veulent uniques et personnels : seuls certains sont réussis.

Celui-ci est un récit très tendre, presque chuchoté, comme s'il était adressé à une seule personne à la fois. Est-ce l'événement violent des Tours percutées, effondrées — avec trois lignes de poésie, cette catastrophe borde le récit — qui a permis à Clémence Boulouque d'écrire? Est-ce qu'elle n'est pas forcée de reprendre les choses puisque tentant de fuir à l'étranger ce qui lui avait fait perdre son père, le terrorisme la rattrape là où elle ne s'y attendait pas? La relance de son histoire, en termes d'élaboration psychique, semble l'avoir menée à la libération d'une parole intime. Une parole personnelle qui ne s'obtient qu'à ce prix. L'écriture, ici, ne se veut ni catharsis ni exorcisme ni accusation. Ni cri ni vengeance ni règlement de comptes. Pudique et sobre, elle se construit, avec beaucoup de retenue, d'abord pour elle-même, pour la fille du juge, et puis pour quiconque, attentif à cette petite voix, veuille bien la suivre. Boulouque ne veut pas « *dominer son passé* », ce qui impliquerait une volonté de maîtrise qui rigidifierait le geste, mais plutôt tenter d'« *arriver au terme* » de son enfance. Et de ce qui l'a fracassée. Retrouver le lieu. L'arpenter et l'écrire.

De New York 2001 à Paris 1986, Clémence Boulouque rassemble épars, fragmentés, anodins, émouvants, ses souvenirs d'orpheline. Pas de n'importe quelle orpheline. Et pas tous les souvenirs, non plus. Quoique profondément privé, ce récit implique un espace public : le monde de la justice et du politique, en France. Le lecteur ne se souviendra peut-être pas des vagues d'attentats à Paris, dans les années quatre-vingt, ni du juge Boulouque et des dossiers sur le terrorisme dont il fut alors saisi. De son inculpation puis de sa fin violente, une nuit de décembre 1990, peu avant Noël. Et ce ne sera pas une faute d'avoir oublié ces faits

puisqu'il ne s'agit pas d'une reconstruction historique ni d'un exercice de mémoire journalistique. La référence ou son absence — une seule note en bas de page fait entrer le réel dans le récit et met en scène Chirac et Mitterrand — pourrait agacer celui qui voudrait « juger » de la vérité des faits évoqués. Ou celui qui voudrait ajouter des éléments de mémoire ou d'histoire à ce qui est raconté. Mais l'enjeu de l'auteur est tout autre. La référence est marquée et elle ne l'est pas, à la fois. Comme dans la parole de l'analysant. Sans preuve à l'appui. La vérité résidant dans le récit lui-même. Pourrait-on lui reprocher d'avoir réduit la dimension politique de son récit? De l'avoir maintenu à ce niveau très personnel et très intime, éloigné de la violence nue des médias et des rappels historiques?

De ses yeux d'enfant sur un regard perdu

D'une voix très fine, très attachante, une petite fille se rappelle l'avant, l'après, les alentours, les petits riens d'une enfance « *baignée de clarté* », de même que l'innocence, la douleur qui fracasse. Les souvenirs parasites sont éliminés. Ne subsistent que ceux qui la maintiennent dans l'axe de ce qui deviendra le lieu de la perte. « *Certains souvenirs brûlent* » comme des objets que l'on ne doit pas tenir trop longtemps dans ses mains. Objets qu'il faut manier avec prudence mais dont on ne peut faire l'économie, une fois le geste enclenché de se rappeler et d'écrire. Tout en sachant que la mémoire remodèle et que le passage du temps apporte des modifications. « *Je ne parle que de cela. De mes yeux d'enfant sur son regard perdu.* » Grâce à son « *enfance espionne* » et surtout à cause de la catastrophe vers laquelle tend le récit, Boulouque a gardé sa mémoire vivante autour d'éléments qui, comme des cailloux, mènent tous à cette nuit de décembre et à la brusque clôture de l'enfance. Peu d'images de la mère et du frère, acteurs et témoins eux aussi. La lumière porte sur elle-même, mais sans narcissisme. C'est l'angle du récit qui le veut ainsi.

À dix ans, elle prend conscience d'être, non plus seulement « *Puce* » comme l'appellent ses parents mais, pour d'autres, « *sale fille de juge* ». Elle défile parmi les mesures de sécurité dont la famille fait l'objet, le dernier été, les dernières

vacances, les derniers regards, les derniers mots, jusqu'à ce bruit dans la nuit, ce drame que rien ni personne n'a pu empêcher. Alors que continue de s'égrener l'horaire des classes et que certains détails sont saisis au vif. Elle en saura juste assez pour pouvoir « *se représenter l'insupportable* ». Et deviner le reste. Les décombres qui suivront seront difficiles à traverser. Jusqu'à la texture de l'air, celui d'alors léger et tranchant, dont le rappel n'arrive plus à rendre Noël à son excitation d'avant. Puis, s'insinuent « *un sentiment tenace : celui de mon existence comme quelque chose de négligeable* » et ce regard suspect sur tout attachement. « *La vie des morts est un collage* ». L'écriture de Clémence Boulouque, pour « *tuer le silence, [elle] qui ne supporte ni le bruit ni la mort* », tente d'arriver au terme de l'enfance. Avec une musique cristalline, un agencement fragile. Et des souvenirs « *comme une chance qui blesse* ». La jeune femme qui écrit maintenant ce récit le fait au nom de la petite fille dont l'insouciance regrette d'avoir trop peu connu son père. Il ne la verra pas grandir. Il s'est échappé. Lui avait-elle laissé assez de place? A-t-il pensé à ses enfants avant d'accomplir son geste? Pourquoi n'ont-ils pas été capables d'empêcher cette longue absence? Dorénavant seule, elle devra construire sa vie.

Ni autobiographie, ni journal intime, le récit de Clémence Boulouque évoque la parole de l'analysant par le travail de reconstruction et l'élaboration psychique qui le sous-tend. Par l'adresse d'intimité qu'il crée. Par les petites touches qui s'ajoutent, au fil de l'écrit. Tangentes, comme le retour des souvenirs. Pendant la cure psychanalytique, le récit est toujours pris dans les mailles du transfert. Il est raconté à quelqu'un, à un moment précis du travail de la mémoire et de la relation analytique. Appelé par un rêve parfois, en association, il s'ouvre vers ce qui semblait oublié et ne l'était pas. Vers ce qui ne voulait pas se souvenir, parce que trop douloureux, puis qui éclate, là. Vers une construction. Le récit du début se modifie au cours de la cure : les personnages changent de place, l'intensité se module. L'éclat du héros se voile. Le sens se cherche, se frôle, se formule. La vérité, en cela, est sans cesse à la fois établie, rétablie, interrogée : « *Me croyez-vous?* », semble dire l'analysant. Il doit être cru. Il le



Christine Major, *Le phasme bleu*, 2003, acrylique sur toile, 234,5 cm × 172 cm. Photo : Marie-Christine Simard.

sera. Bien que les vérités se superposent, se chevauchent, s'opposent, se déniaient. Bien que la vérité — et le travail de Boulouque semble y participer — ne soit qu'au service des gains de liberté.

Le rêve, dans la cure, est le paradigme de tout récit. Il a été rêvé; il y a eu l'expérience du rêve; il y a eu l'éprouvé des affects où même l'indifférence a sa place. Puis, il est raconté à l'analyste. Les mots manquent souvent pour en rendre compte. Les images s'échappent hors des mots. La mémoire le fragmente en lam-

beaux. Le récit réarrange, ordonne les temps et les scènes. Les sentiments cherchent les nuances pour se dire. Le rêve raconté n'est pas le rêve rêvé. Si le rêve existe pour permettre au sommeil de se continuer, pour réaliser le souhait du rêveur et le garder éloigné de la réalité extérieure, il existe *aussi* pour être raconté, analysé, interprété. Pour cela, les restes diurnes qui ont nourri le rêve et permis la transition du souhait inconscient, les associations qui viennent après le récit du rêve sont plus importants que le récit lui-même. Le travail du rêve, ce qui

cherche à montrer et à cacher le souhait, ce qui permet sa réalisation inconsciente réside *sous* le récit du rêve.

« *En écrivant, j'ai retrouvé une mémoire que j'avais condamnée* », écrit Boulouque. L'écriture l'a menée à cette remise en mouvement des souvenirs. Le rêve rêvé et raconté pourra, lui aussi, permettre cette ré-écriture de l'histoire de soi. La redécouverte du lieu où ça s'écrit.

MARIE CLAIRE LANCTÔT BÉLANGER